

B i b l i o t h è q u e
des
**SCIENCES
HUMAINES**

**Dialogue
avec l'insensé**

par
GLADYS SWAIN

précédé de

**À la recherche
d'une autre histoire de la folie**

par
MARCEL GAUCHET

nrf
Éditions Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1994.*

Extrait de la publication

**À LA RECHERCHE
D'UNE AUTRE HISTOIRE
DE LA FOLIE**

Gladys Swain est morte le 22 septembre 1993. Elle était âgée de quarante-huit ans. Le présent volume rassemble l'essentiel des essais d'histoire de la psychiatrie qu'elle a rédigés sur une dizaine d'années, de 1977 à 1987, avant que la maladie et la souffrance ne la détournent de l'écriture. Ils se répartissent sous quatre chefs. Un premier groupe de textes, le plus important, traite du problème de la naissance de la psychiatrie au lendemain de la Révolution française. Ils ramassent, prolongent ou complètent les analyses présentées dans *Le Sujet de la folie* (1977) et *La Pratique de l'esprit humain* (1980). Une seconde série d'articles s'attache au destin de quelques notions ou figures majeures du champ psychopathologique, saisies dans la longue durée : la mélancolie, l'empreinte des événements du monde sur l'âme, l'hystérie. Un troisième ensemble envisage quelques-unes des composantes et conditions de la rupture freudienne autour de 1900. Une dernière étude examine, enfin, les remodelages paradoxaux de la pratique psychiatrique entraînés dans la période récente, à partir des années cinquante, par l'irruption des substances psychotropes. Dans leur éventail chronologique et thématique, les éléments de ce recueil dessinent une problématique d'ensemble dont je voudrais, en guise d'introduction, faire ressortir la cohérence.

La proximité de vie et de travail qui fut la nôtre rendrait dérisoire, de ma part, la prétention au détachement du portrait ou au surplomb objectif de la synthèse. On concevra que je m'en tienne à ce dont je puis plus sûrement témoigner, en

retracant un itinéraire intellectuel. Sans doute est-ce aussi la voie la plus sûre pour dégager l'unité d'inspiration qui lie ces essais. J'y suis encouragé, de surcroît, par le fait que les problèmes et les parcours qui ont été ceux de toute une génération, la tant fameuse, mais mal connue, «génération de 68», sont restés à ce jour largement ignorés et incompris. De manière très compréhensible, du reste, les images dominantes de la période, et singulièrement dans ce domaine de la folie et de la psychiatrie, sont demeurées celles de la génération antérieure, fixées en gloire dans le temps de leur fortune et de leur appropriation enthousiaste par la jeunesse de Mai. Rançon normale des ruptures éclatantes, un quart de siècle après, nous continuons de vivre dans l'ombre des grandes percées critiques de la décennie des révoltes. Politiquement dominante par son activisme, cette génération si prompte à l'autoglorification a été, en vérité, une génération intellectuellement dominée, une génération ravagée, même, par le complexe masochiste du disciple et dont la difficulté primordiale a été de s'émanciper. Un aspect des choses que les spectaculaires évolutions de la scène militante ont relégué dans l'ombre. On a tout su des états d'âme à l'égard de la «révolution» rêvée hier, des abjurations solennelles du maoïsme, du léninisme, du communisme, du marxisme, on n'a rien pu ignorer des conversions bruyantes à l'antitotalitarisme et à la démocratie. On n'a rien vu, en revanche, des discrètes et laborieuses aventures de l'intelligence. On n'a pas pris la mesure de ce que furent les trajets de la désillusion pour ceux des jeunes adeptes de l'éblouissant programme critique offert par les penseurs de la génération structuraliste qui ne se contentèrent pas de suivre, mais qui essayèrent vraiment de le mettre en œuvre. Au-delà de la désillusion, on a prêté encore moins d'attention aux cheminements patients de la reconstruction. L'analogie politique achève ici de jouer son rôle de masque, en ne donnant à concevoir que le retour des enfants prodiges au bercail de l'ordre établi. Sauf que, sur le terrain de la réflexion, les choses se passent autrement. Il n'y a pas de ralliement à une orthodoxie au demeurant introuvable. De nouvelles interrogations s'ouvrent à la place des interrogations anciennes. Le constat des impasses auxquelles conduisaient les différentes versions de la «pensée 68» ne ramène pas à un hypothétique état de la pensée d'avant 68. Il

débouche, par un travail intérieur de métamorphose, sur d'autres perspectives, sur un autre programme. C'est l'un de ces chemins de pensée au fil desquels les convictions et les questions reçues en partage par une génération qui croyait à sa génération se sont déplacées, transformées, renouvelées, que je voudrais mettre en lumière.

Passionnément sa propre contemporaine, Gladys Swain fut de toutes les curiosités, de tous les refus, de tous les espoirs de libération que l'époque avait mis à l'ordre du jour. Le métier de psychiatre qu'elle avait choisi la jeta au milieu d'une des causes les plus brûlantes d'alors en même temps qu'au milieu d'un des domaines intellectuellement les plus excitants, entre la contestation en règle de l'enfermement et les promesses inouïes que faisait miroiter une psychanalyse en pleine rénovation. Elle s'y investit avec fougue et flamme. Mais elle mit dans ses engagements une liberté d'esprit et une exigence de vérité qui l'écartèrent sans tarder des modes, des sectes et des orthodoxies recomposées où la rupture avec les orthodoxies héritées et l'ambition émancipatrice furent promptes à se perdre. C'est cet irréductible souci de penser par elle-même qui la conduisit à se faire historienne, puisque le passé apparaissait détenir la clef du présent, que ce soit du côté de la nature du savoir psychiatrique tel que Michel Foucault en avait dévoilé la dépendance envers l'ordre de l'exclusion, ou que ce soit du côté de l'exacte mesure de l'apport freudien, qui supposait à l'évidence de défaire le mythe de la rupture pure et de la génération spontanée, entretenu pieusement par les fidèles. Le travail de vérification et d'approfondissement ne se révéla pas inutile, puisqu'il l'amena à s'inscrire résolument en faux contre la généalogie de la science de la folie dressée par Foucault et devenue un dogme intangible. Elle n'aura eu le temps que de poser les bases d'une interprétation alternative de cette trajectoire historique dont les noms de Pinel et de Freud signalent les moments forts et qui a installé la folie au cœur de l'idée que nous pouvons nous former du sujet humain. C'est ce cheminement original que je voudrais tenter de reconstituer, jusqu'aux ouvertures sur lesquelles il nous laisse en son inachèvement irrémédiable. Peut-être parviendrai-je, par ce canal, à rendre sensible, à défaut de pouvoir le dépeindre, le rare mélange de modestie et de ténacité, d'intransigeance et de réceptivité,

d'indépendance et de générosité qui singularisait si puissamment Gladys Swain et qui restera inoubliable à tous ceux qui ont eu le bonheur d'apprendre d'elle¹. J'aurais pleinement atteint mon but si passait dans ces pages quelque chose de l'incitation à poursuivre qui fut l'âme constante de ses entreprises et son suprême espoir dans la bataille vaine contre la mort.

Une génération intellectuelle.

L'intolérable quotidien de la condition asilaire, la séduction des appels à la rupture radicale avec elle et avec le legs d'histoire qu'elle incarnait, la prodigieuse attraction de la grande alternative que paraissait offrir la psychanalyse : tel se présentait le paysage pour un jeune médecin entrant en psychiatrie au début des années soixante-dix. Un paysage agité et fertile, associant le scintillement d'horizons nouveaux et l'urgence contestataire, qui n'a sûrement pas été étranger à nombre de vocations parmi les praticiens débutants d'alors. Gladys Swain était de ceux-là, pour qui la psychiatrie offrait au médecin qu'elle n'a jamais cessé de vouloir être l'accueil d'une discipline toute pétrie et traversée des curiosités intellectuelles qu'elle éprouvait par ailleurs.

Gladys Swain arrivait en psychiatrie avec, en outre, cette chose relativement rare pour une étudiante en médecine de l'époque qu'était un bagage politique. Parcours typique de sa génération : elle entre en militance dans la foulée de son entrée à l'Université, en cette année 1965 dont on commence à savoir qu'elle marque le début du grand ébranlement, l'installation souterraine du contre-cycle subversif à l'intérieur de la tendance lourde, apparemment irrésistible, à la « fin des idéologies ». Elle se retrouve chez les trotskistes de la Jeunesse communiste révolutionnaire. On ne dira jamais assez le rôle d'acculturation qui aura été celui de ces organisations et peut-être leur vraie fonction sociale. Elle y acquerra les rudiments et le goût de la théorie de la société et de l'histoire. Elle

1. Marcel Jaeger a écrit à cet égard les pages qu'une amitié sans complaisance pouvait le plus heureusement inspirer, « Gladys Swain : l'esprit de fronde », *Le Journal de Nervure*, supplément à *Nervure, Journal de psychiatrie*, t. VII, n° 4, mai 1994, pp. 1-2.

y fera aussi une expérience qu'elle n'allait plus cesser de retrouver, tant elle est l'expérience du siècle : celle de l'illusion critique. L'illusion que la dénonciation suffit à vous déprendre de l'objet dénoncé, que la mise en accusation de la bureaucratie stalinienne et de sa tyrannie, dans le cas, vous en met à l'abri, comme s'il suffisait de savoir ce que l'on refuse pour s'en libérer. De ce retournement maléfique qui conduit à reproduire ce que l'on croit combattre, de cet aveuglement sur les racines — de la domination totalitaire en l'occurrence — venant doubler la plus juste sensibilité aux expressions du phénomène, le trotskisme, dans la mêlée tragique du siècle, aura fourni un cas d'école. Gladys Swain, après et avec beaucoup d'autres excellents esprits, en fit son profit. Elle y apprit combien la tâche critique représente une ascèse jamais assez en garde contre ses propres limites.

Ce fut le choc libertaire de Mai 1968 qui fut pour elle l'occasion de rompre avec ce passage initiatique par le léninisme critique, au milieu d'une révolte intacte que la fréquentation de la faculté de médecine n'était pas de nature à calmer. Il est devenu nécessaire de rappeler ce qu'était l'ordre mandarinal dans sa splendeur expirante, à l'heure où de naïves nostalgies se font jour et où le doute rétrospectif s'installe. En son joyeux iconoclasme, l'assaut contre la citadelle académique fut inintelligent, souvent, et les suites se sont avérées calamiteuses. Soit. Mais c'est aussi qu'il n'y avait pas de tradition dont l'intelligence eût valu d'être conservée et que les gardiens du temple étaient indignes. On a peine à imaginer aujourd'hui l'irrespirable étroitesse et bassesse que pouvait faire régner le notabiliat dynastique d'une faculté de province, fort pour toute science de ses médiocres certitudes catholiques et bourgeoises. En tant que femme, de surcroît point bien née, et en tant que tête rebelle, rien ne fut épargné à Gladys Swain. À la différence de tant de ses cogénérationnaires, ralliés avec l'âge et la carrière à la bonne société qu'ils conspuaient naguère, rien, jamais, ne put le lui faire oublier, pas même le désabusement à l'égard de la relève.

Il faut en dire autant de la protestation contre l'asile. Le simplisme caricatural du credo antipsychiatrique et les tonitruantes aberrations sur lesquelles il a pu déboucher ne doivent pas faire oublier l'accablant abandon carcéral qui caractérisait encore très largement la pratique psychiatrique

de l'époque. Là encore, Gladys Swain eut plus que sa part de démêlés mi-dramatiques et mi-burlesques avec de vindicatives bonnes sœurs et quelques autres adeptes du soin par la serrure et la grille. Ce qui est devenu mystérieux, avec le recul, c'est la façon dont la « libération de la folie » a pu être élevée, au plus fort du gauchisme culturel, au statut de front avancé et de symbole de l'émancipation humaine en général¹. Rien d'étonnant, en revanche, à ce que l'insoutenable sclérose de l'institution ait soulevé une vague salubre d'indignation destructrice.

Un livre illumine ce paysage, un livre porteur d'un véritable effet de révélation : *l'Histoire de la folie*, de Michel Foucault, qui trouve alors, dans l'édition de poche abrégée de la collection « 10-18 », aux feuillets qui se détachent, des milliers de lecteurs avides et conquis. Il propose une interprétation étincelante de profondeur et de puissance du pénible héritage qu'on a sous les yeux. À la base, le partage fondateur par lequel la raison moderne se constitue, courant XVII^e siècle, en excluant son contraire. Le *Discours de la méthode* de 1637, d'un côté, et, de l'autre, le « grand renfermement » de 1656. Tout devient clair. À l'arrivée, la fausse humanisation du savoir psychiatrique, « libération » à l'intérieur de l'enfermement qui produit la connaissance positive de la folie en reconduisant, en réalité, derrière l'objectivité trompeuse des signes et des symptômes, le refoulement rationaliste de la folie. Le « monologue de la raison sur la folie » s'installe sur fond d'une déraison préalablement réduite au silence. La folie exclue, donc, dans et par le geste même qui la donne apparemment à connaître. Immense programme : retrouver la vérité primordiale de la parole folle, enfouie sous ce discours clinique étriqué et ossifié dont se trouve dévoilée la complicité avec la structure carcérale où il a son théâtre. Il y va d'une révolution des fondements dont les enjeux ne sont rien de moins que la remise en cause à la racine de notre régime de rationalité et de la soi-disant vérité « scientifique » où il prétend nous enclorre. Comment n'être pas ébloui, trans-

1. J'ai proposé quelques éléments d'une interprétation de cette promotion de la folie à l'emblème au cours des « années folles de la contre-culture » dans l'article « Folie » du Dictionnaire des mots d'époque qui figure dans le numéro 50 du *Débat, Notre histoire, matériaux pour servir à l'histoire intellectuelle de la France, 1953-1988*, mai-septembre 1988, pp. 205-207.

porté devant l'ampleur du parcours de la sorte expliqué, devant le vertigineux inconnu offert à la reconquête?

Et puis il y a, bien sûr, la psychanalyse. Dans un premier moment, d'ailleurs, au titre de la libération de la parole et de l'écoute, Freud et Foucault font cause commune. L'objet paraît le même. Ne s'agit-il pas, dans l'un et l'autre cas, de savoir entendre ce que recouvre l'illusoire objectivation psychiatrique? La concurrence et la contradiction ne se découvriront qu'un peu plus tard, *L'Anti-Œdipe* de Deleuze et Guattari faisant à cet égard figure de charnière, en 1972. Les *Écrits* de Lacan sont parus fin 1966. Leur obscurité oraculaire ajoute à l'attraction qu'ils exercent, dont le ressort premier réside dans la promesse d'une psychanalyse pure, délivrée de ses compromissions médicales, adaptatives, américaines, et rendue à sa vocation subversive. L'ésotérisme fournira pour finir le vecteur de la popularisation. L'un des plus curieux sillages de 1968 sera de susciter dans l'Université et les alentours, jusque dans les endroits les plus inattendus, des séminaires de «lecture de Lacan» qui, pour le malheur de la littérature universelle, n'ont pas trouvé leur Flaubert. Et puisque «retour à Freud» il y a, on lit aussi Freud, de la même manière, *L'Interprétation des rêves*, les *Cinq psychanalyses*, convivialement disséqués en tous sens et hors de tout sens. On monte à Paris spécialement pour pouvoir entreprendre une cure dans de bonnes conditions et participer à l'ambiance magnétique des cénacles où se distille la parole des ténors. Pour le psychiatre débutant, c'est la figure décisive de l'alternative: dans l'attitude et la démarche de tous les jours, pour commencer, mais plus encore en termes de carrière et de choix d'existence. L'hôpital ou le divan? Au lieu de la désespérance de l'asile et des efforts stériles pour remonter la pente, alors que le pire est consommé, prendre le problème en amont, avant que la catastrophe psychotique ne s'installe? C'est ce que répondent les pontifes quand timidement on leur demande conseil. Issue à tous égards tentatrice, mais qui ne semble pas vraiment épuiser le problème. Il faudra bien, plus tard, trancher le dilemme. En attendant, l'investissement dans la discipline est aussi incontournable que sûr.

Autant d'évidences à l'appel irrésistible qui paraissent tracer des avenues toutes droites. Il n'en sera rien, pourtant.

Très vite, l'unanimité contestataire se fissure. Des clivages se font jour, des conflits se déclarent, qui obligent à prendre parti — politique contre psychanalyse, libertaires contre autoritaires, psychanalyse contre antipsychiatrie, féministes contre phallocentristes. Les difficultés se présentent en foule pour doucher la boulimie défricheuse des heureux temps de la découverte. L'enthousiasme expérimentateur bute sur les limites du praticable. Il appartiendra aux historiens du futur de reconstituer le processus de décrochage et de dispersion qui s'est silencieusement déroulé au cours de ces années soixante-dix et où s'est forgé, loin du théâtre public, le vrai destin intellectuel de la « génération 68 ». En surface, rien ne transpirera pendant longtemps. Modes pressantes et militants péremptaires continuent de tenir la scène. En réalité, la troupe est minée par une hémorragie de désertions et la salle se vide. Pour beaucoup, ce sera l'abandon pur et simple, jusqu'au refus d'ouvrir un livre après l'impérieux besoin de tout acheter et de tout lire. Pour bon nombre encore, ce sera le retour discret aux voies éprouvées et aux valeurs sûres. Pour d'autres, ce sera la plongée en eaux profondes, dans des puits et des chenaux purement personnels, dont on commence seulement, vingt ans après, à voir émerger les produits. Pour quelques-uns, paradoxalement les plus rares, ce sera l'approfondissement et la critique interne des prémisses dont ils étaient partis avec les autres. Gladys Swain fut de ces derniers.

Son parcours propre s'enclencha et se nourrit d'une triple remise en cause des convictions militantes qu'elle avait partagées. « Détruire l'asile » ? Certainement — et après ? Déconstruire l'objectivisme sommaire des catégories psychiatriques ? Assurément — mais encore ? Et au profit de quoi ? Promouvoir l'intelligibilité psychanalytique ? Sans doute — simplement, sans la foi du charbonnier qui en attend la réponse à tout et avec l'intelligence de ses limites. C'est ainsi qu'elle fut diversement ramenée à la question de la continuité historique, à l'épreuve de la multiforme inanité de la « rupture radicale » dont ces années d'effervescence auront été les dernières à rêver. Pour y répondre, elle se plongea dans l'histoire.

Les institutions « totales » ou « closes » avaient fait leur temps, elles étaient devenues universellement odieuses, et il

ne s'agissait que de liquider dans les meilleurs délais leurs ingouvernables perversions. Mais il n'y avait pas besoin d'être grand clerc pour discerner l'ambiguïté de ce rejet. Il procédait autant, sinon davantage, d'un souci collectif de se défaire de murailles offusquant désormais la vue que d'un intérêt pour les malheureux pensionnaires qu'elles abritaient. C'est d'elles-mêmes et de leur image à leurs propres yeux que nos sociétés se tracassaient, pas des fous, qui cessaient bizarrement de les concerner dès lors qu'ils avaient échappé à leur condition d'enfermés. Les expériences de « désinstitutionnalisation » à grande échelle, aux États-Unis, en Italie, l'ont tristement confirmé : l'appareil de répression n'a été aboli que pour faire place au pur et simple abandon. C'est que l'on peut traiter les problèmes en choisissant de ne pas les voir. Force est de se demander si ce n'est pas ce qui s'est passé dans le champ de la « santé mentale ». La réclusion asilaire avait fini par devenir une verrue encombrante, symbolisant à la fois un âge autoritaire révolu et un insupportable échec. Le symbole a été extirpé afin que la réalité qu'il concentrait cesse de gêner. Ce dont il s'agissait, au travers de cet acte cathartique substituant l'indifférence à la ségrégation, c'était de rendre le problème invisible. Tout le monde y trouvait son compte, la conscience collective, soulagée de sa culpabilité, la corporation psychiatrique, libre de se refaire un habit médical moderne et respectable par une sélection opportune des « bons » patients — tout le monde, sauf les « mauvais » patients, ceux de ces confins où la détresse psychique se mêle inextricablement à la misère sociale. Pour ceux-là, la libération signifiait la mise à la rue et la dé-ségrégation, la confusion avec le flot bigarré et montant des sans-domicile-fixe. La perception de cette puissante logique sociale ouvrait un deuxième front, même s'il est vrai qu'en France le système du secteur est parvenu, dans une certaine mesure, à en contenir les effets. Elle obligeait à reprendre à nouveaux frais, sans la perdre un instant de vue, la question des modalités de prise en charge du mystérieux effondrement intérieur qui remet le sort du « fou » entre les mains des autres, avec les dilemmes insolubles entre contrainte et liberté qui en résultent. Elle contraignait à réviser d'importance, au présent comme au passé, l'imagerie naïve d'un « contrôle social » acharné à pourchasser et à réduire la « déviance ». D'autant plus inci-

tait-elle à se retourner vers l'histoire qui avait conduit à ce formidable fourvoisement, en même temps qu'à la difficulté d'en sortir, que son héritage, apparemment mort, manifestait d'étranges pouvoirs de reviviscence. N'était-ce pas lui, en effet, qu'on voyait renaître de ses cendres au sein des expérimentations institutionnelles les plus en rupture avec l'ancien ordre asilaire, sous les traits du modèle idéal de l'institution thérapeutique? L'illusion et l'échec ne demandaient, en réalité, qu'à se répéter. La recherche d'une alternative institutionnelle au présent exigeait de dompter par l'anamnèse ce modèle et son principe d'attraction. De tous les côtés, ainsi, les sollicitations immédiates de l'action renvoyaient à l'interrogation d'un passé autrement opaque que le dessein de s'en libérer ne l'avait d'abord laissé croire.

L'ire contestataire avait élu une cible en particulier, parmi les vestiges plus ou moins vermoulus de la tradition: l'exercice rituel de la présentation de malades, où l'interrogatoire démonstratif faisait valoir la virtuosité du clinicien. N'était-ce pas là l'illustration vivante de la thèse foucaldienne: l'objectivation psychiatrique comme façon de s'excepter de la folie? Le spectacle était souvent lamentable, il faut le dire, y compris lorsqu'il était mené par des démonstrateurs illustres — l'un des points de perplexité d'alors était l'obstination de Lacan à persévérer solennellement dans l'exercice; les fidèles plaidaient sa transfiguration complète par le génie du maître, tandis que les sceptiques y lisaient le signe d'une louche accointance avec le discours médical répudié par ailleurs. Au rebours de cette figure de maîtrise caricaturale, les efforts se multiplièrent pour rendre la parole à ceux que la routine clinique se contentait d'étiqueter, pour entendre la vérité nue de leur expérience au-delà ou en-deçà de toute capture dans des catégories préconstituées, pour les accompagner dans leur voyage délirant, pour retrouver en soi-même, à distance des préjugés de raison, l'écho profond du franchissement des limites d'où ils appelaient. Ce fut un échec sur toute la ligne, mais un échec fécond. Il est tentant, et facile, de sourire après coup de la naïveté de ces tentatives. On en verra l'effet dans la durée. Peut-être ne tardera-t-on pas à découvrir que ce travail pour entrer dans l'autre, pour forcer l'impénétrable, pour participer de la plus retranchée des expériences, n'a pas été pour rien. Au bout de l'impasse apparente, il y avait la sente

étroite, à peine discernable, le long de laquelle l'entreprise d'exploration de ces confins extrêmes du sujet, depuis longtemps enlisée, pouvait recommencer. Sur l'instant, en tout cas, il fallut éprouver, d'abord, non sans stupeur, la relative solidité des repères descriptifs légués par la tradition aliéniste et ses auteurs canoniques. Une chose était de critiquer les facilités et les paresse de l'étiquetage nosographique, avec leurs suites perverses, ou la vacuité d'un raffinement sémiologique oublieux des bornes de la démarche clinique lorsqu'elle sort du domaine corporel, autre chose était de démolir de fond en comble l'organisation du champ des «maladies mentales», tant bien que mal débrouillée sur un siècle, et de lui substituer un découpage intelligible mieux conforme à la réalité des phénomènes. Or, somme toute, les grands massifs et les principales polarités, manie et mélancolie, paranoïa et schizophrénie, s'avéraient tenir la route, une fois débarrassés de la gangue scientifique où leur mise en lumière s'était primitivement coulée. Contrairement à ce que la dénonciation de l'illusion objectiviste eût fait attendre, le décapage de la forme n'entraînait pas la destruction du fond. Ce n'allait pas sans ouvrir de troublantes questions relativement au statut de ce savoir, point si étranger à la nature de son objet que son allure ne l'avait donné à croire.

Ce qui passa très mal l'épreuve, en revanche, ce fut l'ébauche de relève que proposait le discours antipsychiatrique dans ses différentes versions. Il avait fasciné en opposant à la réduction opérée par une fausse science la révélation d'une vérité de la folie, exemplifiée et parée des prestiges de l'inouï par les noms et les œuvres de Hölderlin et de Nerval, de Van Gogh et d'Artaud. Qui n'eût voulu en connaître? De cette «vérité», il ne tarda pas à se découvrir qu'il n'avait que fort peu de choses à dire. Les plus habiles, Foucault par exemple, s'étaient d'ailleurs gardés de s'avancer sur ce terrain, se contentant de tentatrices mais prudentes évocations. Portés par la vague sociale, d'autres n'hésitèrent pas à s'exposer. Leur témérité fit apparaître que la traduction de l'indicible n'accouchait pour tout message que de propositions très pauvres et très fausses à la fois. Elles ne suscitèrent pas de bataille: il suffit de les lancer pour qu'elles tombent d'elles-mêmes. Il en fut ainsi au premier chef des images romanesques, largement héritées du surréalisme, de l'«insur-

rection de l'esprit», de la subversion d'un ordre rationnel-répressif, de la transgression de la norme, que la fièvre contestataire avait naturellement poussé à cultiver, au titre de la fraternité d'armes. Étrange insurrection que celle qui se tourne d'abord contre soi-même et déchaîne dans l'espace du dedans les ravages d'une incontrôlable guerre civile ! L'heure était justement à la réalisation révolutionnaire de soi-même — à la révolution par la réalisation de soi, ou à la réalisation de soi comme aboutissement de la révolution. L'expérience de la déraison peut être lue, dans cette ligne, comme une « explosion de subjectivité » brisant les carcans de l'anonymat, des interdits et des rôles intériorisés. Singulière affirmation, là encore, que celle qui emprunte les voies de la destitution de soi et de l'aliénation aux autres. Sans doute est-ce à *L'Anti-Edipe* qu'on aura dû la figure la plus sophistiquée dans le genre. Le « schizo » se voyait propulsé ici à la pointe avancée de la déconstruction-dissolution de l'identité, du même, de la présence, du soi comme propre à laquelle s'employait le nietzschéo-heideggérianisme, alors à son acmé. La délivrance était là qui nous faisait signe, au bout des processus de « décodage des flux » et de « déterritorialisation ». Les suites furent aussi insignifiantes que le retentissement avait été énorme. Les adeptes de la « schizo-analyse » ne se présentèrent pas. Un muet soupçon que cet éclatement moléculaire pouvait être moins paradisiaque qu'annoncé, imagine-t-on, dut les arrêter. Mais ces mirages prompts à se dissiper avaient éveillé une question qui allait continuer de travailler bien après qu'ils se furent évanouis. Ils avaient obligé à se demander, en langage direct et laïque, de quoi la folie est-elle, au juste, folie ? Que concerne-t-elle spécifiquement dans l'homme ? Que met-elle à nu de la spécificité du sujet humain ? Toutes interrogations qui faisaient saillir l'indigence des réponses disponibles. Une fois de plus, le pullulement des fausses solutions avait introduit le vrai problème.

Les cartes indiquaient un refuge sûr au milieu de la tourmente : la psychanalyse. Dans un premier moment, la discipline s'était assez volontiers fondue dans le front commun des opposants à la pseudo-science psychiatrique. Quand vinrent le reflux et les incertitudes, elle prit ses distances et, avec elles, figure de recours. Ne disposait-on pas là, grâce surtout à la reformulation théorique opérée par Lacan, d'un

GLADYS SWAIN

Dialogue avec l'insensé

Essais d'histoire de la psychiatrie

Gladys Swain est morte en 1993, à quarante-huit ans. Médecin-psychiatre, elle s'était fait connaître par deux livres : *Le Sujet de la folie* et *La Pratique de l'esprit humain*, écrit en collaboration avec Marcel Gauchet.

Sa réflexion est le produit typique d'une génération, la génération de 1968, qui a eu à traverser la remise en question radicale de la discipline psychiatrique, sous les feux croisés de l'antipsychiatrie et de la psychanalyse, dans une époque dominée par les figures de Foucault et de Lacan. De cette expérience, Gladys Swain avait tiré un questionnement historique original.

D'où l'intérêt de réunir aujourd'hui les études qui ont jalonné sa recherche. Elles se répartissent sous quatre chefs. Un premier groupe de textes traite du problème de la naissance de la psychiatrie au lendemain de la Révolution française. Une deuxième série d'articles s'attache au destin de quelques notions majeures, comme la mélancolie et l'hystérie. Un troisième ensemble envisage quelques-unes des composantes et conditions de la rupture freudienne autour de 1900. Une dernière étude examine les remodelages paradoxaux de la pratique psychiatrique récemment entraînés par les substances psychotropes. Dans leur éventail chronologique et thématique, les éléments de ce recueil dessinent une problématique d'ensemble dont Marcel Gauchet montre la cohérence et la fécondité.

Trente ans après les grandes percées critiques de la décennie des révoltes, une autre histoire de la folie est-elle possible ?



9 782070 739080



Extrait de la publication
94-X A 73908 ISBN 2-07-073908-2

140 FF tc